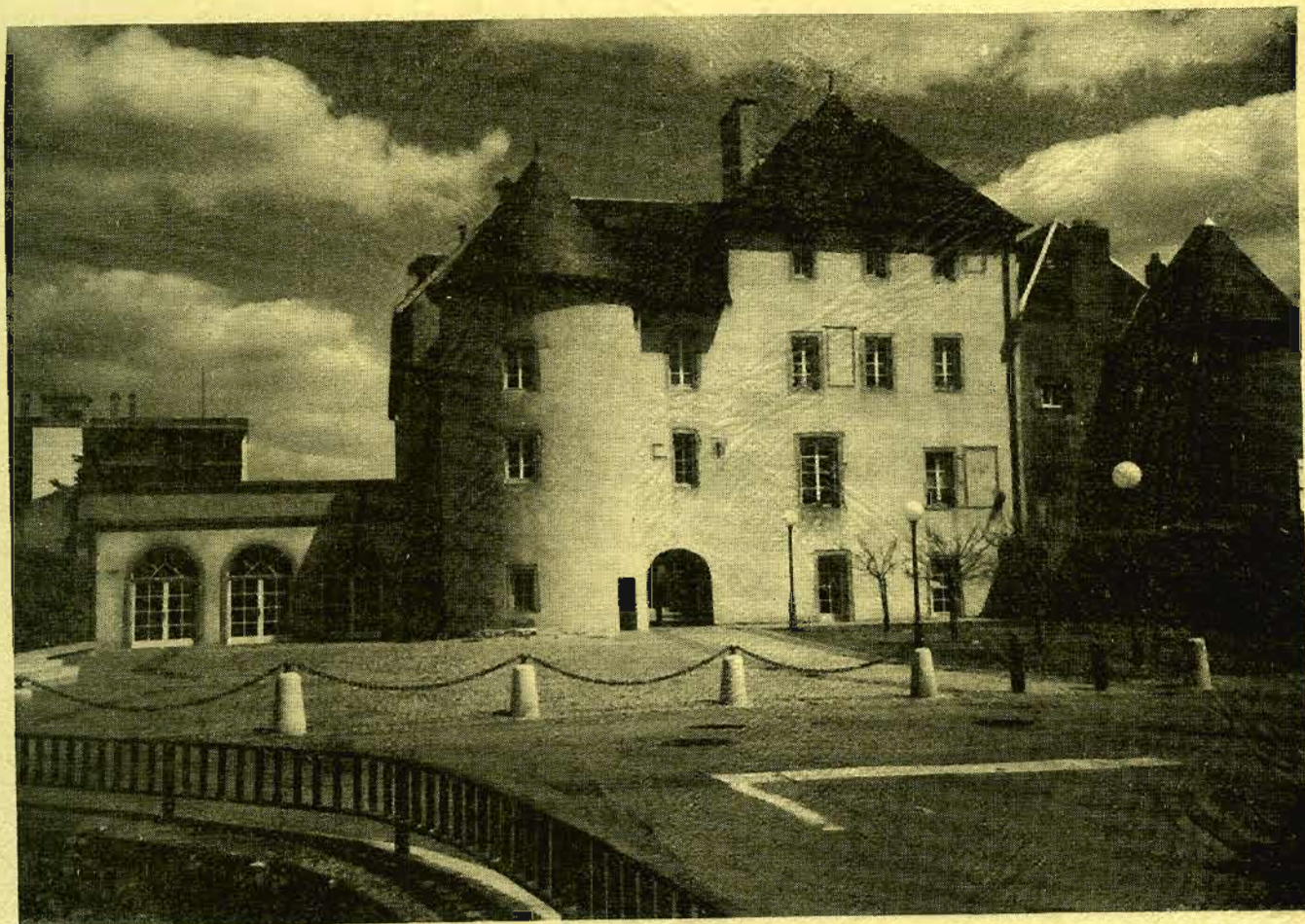


BULLETIN

DE L'AMICALE DES ANCIENS DE LA BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE-LORRAINE

222 - II, 1991



*Le Château FABERT à MOULINS-LES-METZ
lieu de l'Assemblée Générale de l'Amicale
le 24 Mai 1991*

ALLOCUTION D'ACCUEIL DES ANCIENS AU FORT DE QUEULEU,
prononcée le 24 mai 1991
par F. NICOLAS, conservateur du site

Monsieur le Président et Chers Amis,

Les anciens déportés du Fort de QUEULEU sont sensibles à votre présence sur ces lieux dans lesquels 36 de nos camarades furent assassinés. Cette occasion me dicte de vous dire, que vous comptez parmi vous deux des nôtres qui se sont évadés de cet enfer glacé, à l'aurore du mercredi 19 avril 1944, alors qu'une pluie favorisa leur évasion. Ils étaient en réalité quatre à avoir réussi cet exploit, un fait d'armes accompli en temps de guerre. Ce sont MICHELETTI René et THILL René qui sont des vôtres, ainsi que EHERMANN Pierre et THILL Gaston qui s'engagèrent comme vous dans des formations militaires issues des maquis. A vous tous, Monsieur le Président et Chers Amis, j'adresse mes vifs remerciements car vous êtes de ceux qui, par leur présence, apportent un soutien moral à ceux qui se donnent pour mission d'assurer la pérennité et le culte de souvenir.

REPONSE DU PRESIDENT NATIONAL, Gustave HOUVER,
A L'ALLOCUTION DU CONSERVATEUR DU FORT-QUEULEU

Mon cher Président,

Avec beaucoup de coeur, vous avez bien voulu recevoir les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine sur ce Fort de QUEULEU, à la fois haut-lieu de la Résistance Lorraine et premier maillon de l'immense chaîne des Camps de Souffrance et de Mort, l'Univers Concentrationnaire.

CEUX de QUEULEU comme CEUX de la BRIGADE Alsace-Lorraine, ont mené un dur et difficile combat, ont payé le même lourd TRIBUT pour sauver le respect de la Dignité Humaine et faire briller à nouveau dans un ciel plus serein, l'éclat d'une LIBERTE depuis trop longtemps meurtrie et bafouée.

En autorisant cette modeste cérémonie du souvenir dans cette enceinte chargée d'Histoire, vous avez permis aux sentiments des uns et des autres de communier dans un même élan et dans un même esprit de FRATERNITE.

Au coude à coude, comme ils le furent hier, les Anciens de la Section Moselle de notre Amicale, avec leurs Camarades d'Alsace et de toutes nos belles Provinces de France, vous disent bien amicalement :

MERCI, Monsieur le Président !

A l'entrée de cette casemate, témoin de tant d'horreurs, je me dois d'évoquer aussi le souvenir de trois de nos Camarades de la B.A.L. martyrisés sous d'autres cieux, mais avec la même cruauté et le même acharnement dont ont fait preuve les sinistres NERVIS d'ici :

Paul COURTOT, Officier de Marine, Responsable de TOULOUSE, connu la prison et la torture avant le Camp de Concentration où il mourut d'épuisement le 14 mars 1945 et fut incinéré le 15 mars 1945, jour de la dissolution de la Brigade !

Jules DILLESEGER, Responsable Adjoint de la Haute-Vienne, a suivi le même itinéraire, mais, grâce à sa robuste constitution, a pu résister à toutes les humiliations et tous les sévices. La mort devait le frapper au cours de la tragédie de la baie de LUBECK, le 3 mai 1945, au cours de laquelle plus de 7000 Déportés, dont Roland MALRAUX, frère du Colonel BERGER, furent massacrés.

Ernest HUBER, Responsable de la Haute-Vienne, arrêté lui aussi à LIMOGES le 6 avril 1944 et déporté au Camp de NEUENGAMME.

Du Kommando de Fallersleben, il réussit, fait presque unique, une évasion spectaculaire dès le mois d'août. Repris malheureusement après quelques jours de liberté, il fut recondamné à mort, comble de cynisme. Après un incroyable périple, il eut cependant la chance d'être libéré par les troupes alliées au CAMP-MOUROIR de Bergen Belsen.

Physiquement très handicapé, Ernest ne peut plus se joindre à nous depuis plusieurs années, mais à cette heure, comme il me l'a confié au téléphone hier, de tout coeur et avec toute sa profonde et chaleureuse amitié, il est à nos côtés !

MERCI !

Note de la rédaction :

- ^ Le Président national, lui-même déporté au Camp de NEUENGAMME, y vécut les mêmes sévices que les trois camarades dont il a évoqué le souvenir. Rescapé de la tragédie de la Baie de LUBECK, il incarne aux yeux de tous le souvenir qu'il évoque dans son allocution.

PROCES-VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERALE
tenue à METZ le 24 MAI 1991

Le Président HOUVER ouvre la Séance à 11 h 50, dans une Salle du Château Fabert à MOULINS-les-METZ. Les deux Vice-Présidents, le Secrétaire Général et l'Aumônier Pierre BOCKEL, sont à ses côtés. Les Anciens sont tous présents.

ORDRE DU JOUR :

1. Rapport moral du Président.
2. Rapport Financier - Exercice 1990.
3. Assemblées Générales 1992 et 1993.
4. Bulletin de l'Amicale.
5. Affiliation à l'Association "RHIN et DANUBE".
6. Proposition de création d'une Section "DESCENDANTS".
7. Collection d'insignes.
8. Visite de la Ville de METZ.
9. Sortie à BASTOGNE du 25 mai.
10. Divers.

1. Après les souhaits de bienvenue, le Président exprime au nom du Comité Central sa grande satisfaction, tant pour la forte participation des Anciens, que pour le travail fourni par le Président Pierre PILLOT et son équipe, quelque peu faible, de la Section Moselle pour assurer le succès de cette journée. Notre Amicale se porte bien.

Il excuse et transmet les regrets du Président d'Honneur Bernard METZ, convié au Ministère de la Santé pour une importante cérémonie. Sont également désolés de ne pouvoir donner suite à l'invitation de la Section Moselle :

- M. LAURAIN, Député de METZ et enfant de QUEULEU, ancien

Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants,

- M. CENAC, Directeur de l'Office des Anciens Combattants, chargé de l'installation de son nouveau collègue de Strasbourg,

- F. STEPHAN, Trésorier National, retenu par des obligations universitaires,

- et J. ESCHBACH, Président de la Section PARIS.

G. SCHMITT, Secrétaire-Général, complète par les excuses des Camarades empêchés pour raison de santé, de se retremper dans la chaude amitié de l'Amicale.

Le Procès-Verbal de l'Assemblée Générale de 1990 à STRASBOURG (Bulletin n° 218 - II, 1990 - page 12) est approuvé à l'unanimité.

2. En l'absence de F. STEPHAN, et à la demande de J. PUYPELAT, réviseur aux comptes, le rapport financier 1990 sera jumelé au rapport 1991 (A. G. 1992).

Le Président donne cependant des extraits de la situation que lui a adressée le Trésorier National et précise les Soldes Crédoiteurs à la date du 24 mai 1991 :

- Compte Fonctionnement :	10.865,16 Francs
- Compte Réserve (stèle) :	12.041,17 Francs

	22.906,33 Francs
	=====

Par ailleurs, une réserve financière suffisante existe pour la parution et l'expédition des Bulletins de 1990.

3. E. HUTTARD, Président de la Section Sud/Ouest, confirme que

celle-ci est prête à prendre en charge l'organisation de l'Assemblée Générale 1992. Celle-ci aura lieu sauf imprévu :

LE SAMEDI 16 MAI 1992 à VERGT (DORDOGNE)

J. LIBOLD, Président de la Section Haut-Rhin, annonce également que tous les pourparlers entrepris ont été accueillis favorablement et permettent d'envisager la tenue du Congrès 1993 à FROIDECONCHE le 8 mai, jour de la Victoire, dans la mesure où cette Fête Nationale sera maintenue sur le plan européen.

4. Se faisant l'interprète de toutes les Sections de l'Amicale, le Président renouvelle à la fois ses félicitations et ses remerciements à B. METZ. Grâce à lui un Bulletin de qualité paraît régulièrement et reste le trait d'union auquel tous les Anciens sont profondément attachés.

La proposition de limiter le Bulletin à trois numéros par an est approuvée sans discussion.

5. La question de l'affiliation à l'Association "RHIN et DANUBE" précisée par les réponses données par cette Association à J. LIBOLD et J. P. BURGER, tous deux mandatés par le C. C. à cet effet, fait l'objet de multiples interventions sans opposition de principe, mais aussi sans décision globale pratique.

Le Président propose donc que chaque Section adopte dans l'immédiat la solution qui l'intéresse. Une mise au point pourra éventuellement être faite à l'A. G. de 1992.

6. L'étude de la création d'une Section "DESCENDANTS" ne dégage pas une majorité très nette d'avis favorables. Les Sections sont également invitées à revoir la question d'ici la prochaine A. G.. Un avis pourra déjà être exprimé par le C. C. lors de sa prochaine réunion.

GOSSOT et CLAUSS suggèrent de contacter l'Armée pour essayer éventuellement de trouver d'autres formules permettant de perpétuer le souvenir de la Brigade Alsace-Lorraine.

7. Le Président commente le voeu concernant la Collection d'Insignes des Unités Combattantes de la Résistance, entreprise par M. Robert BRIAND, Contrôleur Divisionnaire des Douanes à CLUSES (Haute-Savoie).

L'appel du Président d'Honneur sera joint en annexe au présent P. V., de façon à toucher par la voie du Bulletin, tous les Anciens de l'Amicale.

8. P. PILLOT, Président de la Section "M", donne les directives pratiques relatives à la Visite de METZ. Chacun des 3 autobus disposera d'un Guide fourni par le Syndicat d'Initiatives de la Ville. Départ : 16 heures !
9. Paul ALBERT, notre brillant Restaurateur du jour et organisateur de la sortie du lendemain pour les Champs de Bataille de BASTOGNE, donne à son tour les indications indispensables concernant cette "expédition" prévue pour les Camarades de Sud-Ouest, avec participation souhaitée des membres des autres Sections.
10. Noël BALOUT propose que les différentes stèles de fusillés éparpillés autour de la Commune d'ATUR, soient rassemblées autour d'un élément central. Cette proposition est approuvée d'emblée par le Président HUTTARD.

La Section Sud-Ouest en assurera la réalisation dans les meilleures conditions et dans les meilleurs délais.

Aucune autre question n'étant soulevée, le Président National, respectant scrupuleusement l'horaire prévu, lève la séance à 12 h 50, au profit du "Verre de l'Amitié", fort apprécié par tous les présents.

ANNEXE AU PROCES-VERBAL DE L'ASSEMBLEE GENERALE
DU 24 MAI 1991

Demandes reçues d'un collectionneur d'insignes des unités
combattantes de la Résistance

Début mars, par téléphone, puis début avril, par lettre, Bernard METZ reçu de M. Robert BRIAND, Contrôleur Divisionnaire des Douanes, en poste actuellement à CLUSES (Haute-Savoie), la demande de lui fournir, d'une part des insignes de formations du maquis, puis des commandos de la Brigade et de la Brigade elle-même, d'autre part des explications sur leur symbolique et les conditions techniques de leur réalisation.

Bernard METZ lui a d'ores et déjà fait parvenir :

- deux écussons, l'un de la Centurie ROCROI, l'autre de la Centurie ZAGHOUAN du GMA-Sud (formation du Réseau Martial ayant précédé la constitution de la B.A.L.). Ces deux Centuries étaient les formations clandestines de LIMOGES, qui ont été complètement désorganisées par l'arrestation de leurs chefs, Ernest HUBER et DILLENSEGER, en même temps que Gustave HOVER et Jean COURTOT, le 6 avril 1944 à LIMOGES. Ce sont les deux seuls écussons (en moleskine peinte au pochoir) qu'il a conservés;
- quelques bandes d'épaules tissées "Brigade Indépendante Alsace-Lorraine" qui étaient portées sur les blousons au-dessus des armoiries de l'Alsace et de la Lorraine par les Combattants de la Brigade. Ne disposant plus de ces armoiries, il a communiqué au demandeur un exemplaire du recueil de textes édité par la section du Bas-Rhin lors d'un Congrès à STRASBOURG et dont la couverture est illustrée par une photographie de l'ensemble patte d'épaule et armoiries au haut d'une manche de blouson;

- un insigne de l'Amicale, prélevé sur le stock non attribué à des membres de l'Amicale.

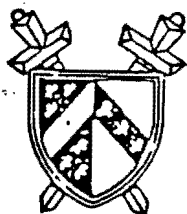
Bernard METZ fait appel à tous les Anciens pour demander :

- a. *Qui pourrait lui faire parvenir, à destination du collectionneur, des insignes des centuries BIR-HAKEIM (et/ou BARK), VALMY, VERDUN, IENA et GERGOVIE ?*
- b. *Qui pourrait lui dire si et quand ces insignes ont été effectivement portés (vu les risques qu'impliquait leur port au maquis) ?*
- c. *S'il a existé d'autres insignes de maquis ou de commandos, en particulier pour KLEBER, RAPP, DONON, VIEIL-ARMAND et BELFORT ?*
- d. *Par qui et quand a été conçu l'insigne de l'Amicale ?*
- e. *Qui pourrait se dessaisir des armoiries tissées de l'Alsace et de la Lorraine ou même, mieux, d'un haut de manche réunissant bande d'épaule B.I.A.L. et armoiries des deux provinces ?*

Bernard METZ tient à souligner le très grand sérieux du collectionneur et l'importance de sa collection pour l'Histoire de la Résistance, ainsi que la place qu'y tient la Brigade.

Lui répondre à l'adresse suivante :

9, rue Jean Knauth
37000 STRASBOURG



Section "PARIS"

RAPPORT AU COMITE CENTRAL
DU PRESIDENT DE LA SECTION DE PARIS



La Section de PARIS, qui a connu bien des deuils, poursuit cependant, malgré le nombre réduit de participants, une existence relativement vivace. Le chiffre des cotisants au Bulletin, tombé à cinq ou six personnes, est remonté à onze personnes après des interventions épistolaires et téléphoniques auprès des Membres qui n'ont pas quitté la région parisienne pour une retraite plus confortable dans des régions mieux ensoleillées.

Le problème difficile étant de pouvoir tenir des réunions au coeur de PARIS, avec un nombre honnête de participants. Mais, la plupart de nos adhérents habitent dans des banlieues lointaines, et répugnent à se déplacer pour une ou deux heures de conversation même amicale.

La dernière réunion n'a regroupé que Madame ORY, DEDOYARD et moi-même. Le Docteur JACOB, qui était souffrant, s'est excusé au dernier moment. La seule possibilité reste les déjeuners ou les dîners qu'il vaut mieux désormais prévoir dans des saisons plus accueillantes. C'est ce que j'essaie de faire.

Par delà ces difficultés matérielles, il faut dire que l'ancienneté et la fidélité des Membres actuels de la Section, ont créé entre eux un tissu d'amitié solide qui, s'il ne résiste pas toujours aux intempéries, favorise les contacts personnels et les épanchements épistolaires.

En outre, à condition de n'être pas trop fréquemment sollicités, les participants sont, en général, nombreux à répondre aux manifestations gastronomiques et y entraînent volontiers leurs épouses.

C'est en cela que se limite mon rapport, en étant conscient que les efforts que j'ai fait sporadiquement pour maintenir les liaisons nécessaires, assurent non seulement le maintien du souvenir, mais la fidélité à l'esprit de notre jeunesse et de notre engagement volontaire dans la BRIGADE ALSACE-LORRAINE.

Bien amicalement à vous tous,

22/05/91

Le Président,
Jean ESCHBACH.

LA VIE DES SECTIONS

24 MARS 1991 :

RASSEMBLEMENT DE BRANTOME

Que d'eau, que d'eau, sur la petite cité de BRANTOME, déjà tristounette dans le soleil, avec sa cohorte de maisons aux façades encroûtées par le noir des siècles !

Que d'eau, que d'eau, en ce dimanche des Rameaux !

De quoi bénir tous les buis de la création et remplir à suffisance les bénitiers de la Chrétienté, à l'approche de Pâques. Nous sommes loin du Hosanna ensoleillé et de la douceur printanière des années précédentes.

Il est vrai que la nature, dans une sagesse qu'ont délaissée les hommes, est en train de reconstituer les nappes et remplir les points d'eau, terriblement affadis par les périodes de sécheresse antérieures.

Ce qui n'empêche point ceux du SUD-OUEST de se retrouver nombreux pour leur premier rassemblement de l'année, toujours dans l'accueillante salle des séances de la Mairie de Brantôme, à l'Abbaye, les premiers magistrats, moustachus, barbus ou glabres, dans leurs cadres, prêts à ouïr nos discussions, voire nos digressions. et le Président de la République, au garde-à-vous, pour la minute de recueillement que Ernest HUTTARD demande dès l'ouverture de la séance.

Après lecture des cartes ou lettres d'excuse, il ne s'agit guère que d'affiner les données du déplacement à METZ qui occupera les journées des jeudi 23 et dimanche 26 mai pour l'aller et retour, avec les arrêts obligatoires à CREUZIER-LE-VIEIL, chez le toujours jeune BAUDRY, le vendredi 24 étant accaparé par le

Congrès et le samedi 25 réservé à une excursion à BASTOGNE, moins sanglante que celle de Von RUNSTEDT en 1945.

La cérémonie de MARSANEIX est définitivement arrêtée pour le 21 juillet, 10 heures, et celle d'ATUR, pour le 15 août, même heure.

A noter, avec satisfaction, l'éloge rendu par Bernard METZ à la Section SUD-OUEST, pour la célérité montrée dans le règlement des cotisations affectées au Bulletin : ce n'est pas mal, pour des gens proverbialement en retard.

En réponse à une interrogation formulée par le Président FISCHER, les amicalistes de la Section et le "*Promoteur*" BAURES, en tête, refusent absolument "*droits d'auteur*" ou bakchichs sur les plaques commémoratives actuellement en usage : elles ont été programmées pour l'Amicale et non pour une fraction de celle-ci.

Il est conseillé, dans l'immédiat, de suivre sur A2, le mercredi à 22 heures, l'émission de Bernard Henri LEVY : "*Le temps des maquis*". La Brigade n'y est pas oubliée.

Le trésorier, Jean PUYPELAT, nous fait avaler, avant le potage proche, sa rémoulade habituelle de chiffres, assez facile à digérer, puisque la situation de caisse présente infiniment plus de stabilité que la Bourse de Paris.

La séance ne traîne point davantage pour permettre à tous les présents de rendre l'habituel hommage, avec dépôt de gerbe, au Monument des Fusillés, 2 km plus loin. La cérémonie se veut plutôt brève, car en dépit de quelques parapluies, qui arrosent autant que l'averse elle-même, il est difficile de rester longtemps impassible sous les frisquettes trombes d'eau.

Il reste à gagner l'Hôtel de la Poste où 66 couverts nous attendent pour un menu de choix. Les goulus de "*Mac Donald*" qui crèvent les écrans à l'heure de la "*Pub*" délaisseraient dare-dare leur "*BIG MAC*" pour s'attabler avec nous, d'autant plus que

l'ambiance suit son propre baromètre, toujours installé au beau fixe.

A la clé, évidemment, les inévitables conteurs de drôleries, toujours acceptées lorsqu'elles sont plus coquines que salaces, et les chanteurs du dimanche, un bon ténor nous promenant dans les *"Montagnes Pyrénées"*, entre autres, et notre commensal de Brantôme, toujours fort en timbre en dépit des *"quatre-vingts"* proches, qui nous emmène gentiment à la campagne pour un de ses airs favoris : *"Tant qu'il y a des coqs dans un village, il y aura des poules à surveiller..."*, du répertoire peut-être centenaire qui n'appelle ni trémoussements de croupions, ni dandinements de mules au trot de la nécessaire théorie d'accompagnement, ni exagération de décibels, mais que goûte encore un public bon enfant ouvert à ces rappels du passé.

Raymond BERGDOLL

COMPORTEMENTS

Noël BALOUT qui suit pas à pas un chroniqueur d'un quotidien régional, le "PIETON DE PERIGUEUX", qui traîne journellement ses savattes et son stylomine à travers la cité, m'a fait parvenir un articulet de ce dernier, que je reproduis in extenso : "...A REMARQUE, en passant rue des Farges, qu'on s'activait, au Musée Militaire, à la fabrication de nouvelles vitrines. Notamment à l'oeuvre, Monsieur FINKELSTEIN, le conservateur honoraire. D'origine alsacienne, cet homme conte volontiers qu'il habitait à STRASBOURG, rue de l'Ail, un étage au-dessus du studio qui avait abrité en 1920, un certain Adolph HITLER, peintre en bâtiment. Comme le futur dictateur n'avait jamais payé son loyer, Madame KELLER, la propriétaire, disait au jeune FINKELSTEIN : "Si ça continue, je vais aller le lui réclamer". Quand ses hommes à lui sont venus, ils ont dû oublier cette dette..."

Une anecdote sur un impayé, qui ferait plutôt sourire, les mégalomanes planant dans d'autres sphères. Que diantre ! Guillaume II est parti à DORN en laissant bien des fournisseurs dans la consternation; Saddam HUSSEIN ne songe certainement pas à régler sa porcelaine de LIMOGES.

Mais ces oublis de mémoire, à inscrire tout au plus dans la petite histoire, n'ont rien de comparable avec les obscurcissements ou l'absence totale de conscience de ces grands fauves qui ont tracé l'Histoire sanglante de ce siècle, en embrasant l'univers ou en jetant, en avant-première, les bases d'une apocalypse plus meurtrière encore.

Il est éminemment consternant de voir en cette fin de millénaire que la cruauté, la férocité, la bestialité restent l'apanage de l'homme, alors que les félins, classés tels, souvent remettent leurs instincts. Les "*clins d'oeil*" à la Télé nous font

découvrir une chatte allaitant des lapereaux, un fox essayant d'importuner un tigre plutôt pacifique, un lionceau et un chiot batifolant sous l'oeil attendri de leur mère nourricière, une superbe lionne, un épagneul se liant d'amitié avec un ramier blessé. Des clichés qui font chaud au coeur.

Nos frères inférieurs sont-ils en train de vouloir nous enseigner la Sagesse ?

Raymond BERGDOLL

N.B. :

Les camarades de la Section BAS-RHIN, désireux de remonter le cours de l'histoire, pour trouver rue de l'Ail d'éventuels témoignages relatifs à la présence du peintre à moustachette, sont priés, par le truchement du Bulletin, de nous communiquer le résultats de leurs recherches.

D'avance merci !

HISTOIRE DE PILULES

Le numéro 182 de "*VOICI*", un hebdomadaire qui traîne dans de nombreuses "*officines*" d'attente, annonce en manchette prononcée :

"*SCANDALEUX ! La pilule de moins en moins remboursée*", un article qui s'en prend à un "*problème de justice sociale*", sous la plume d'une certaine Sophie LORET. Je ne tiens, personnellement, pas à argumenter sur ce sujet; je n'ai que faire de la pilule contraceptive.

Mais, par ailleurs, j'ai dû constater, le 1er avril, à la réception du bulletin de pension, que ma retraite du combattant avait perdu quelques billons en cours de route. Il ne s'agit point d'un effet rétro de la C. S. G., si agressive au niveau des réticules des retraités que nous sommes tous maintenant, mais d'un réajustement de législature entraînant de savantissimes calculs pour nous faire perdre la minime somme de 29.70 F. N'oublions point que nous ne jouissons que de 33 minuscules points d'alloués. (Les pensionnés du monde combattant, à 100 % et à 100 % +, seraient susceptibles de subir une perte infiniment plus conséquente).

J'ai lu également que la guerre du KOWEïT n'ouvrirait point droit à la Carte du Combattant, en raison de sa brièveté.

En paraphrasant PEGUY, qui trouvait qu'il fallait des jours et des jours, des années et des années pour fabriquer un homme, et une minute, à l'épée, pour le faire passer de vie à trépas, il semblerait qu'il faille toujours des mois et des mois pour confectionner un soldat, 90 jours de présence en unité engagée, pour pouvoir en faire un Ancien Combattant à la carte, et une infinitésimale fraction de seconde pour le voir sauter sur une mine.

Puisqu'il est question de moins rembourser, voici donc deux pilules à l'usage de ceux qui ont fait la guerre, elles ne sont peut-être ni très acidulées, ni trop saumâtres, mais témoignent dérisoirement d'un très mauvais goût.

Disons que les insatisfaites de Sophie LORET peuvent toujours, avec leurs banderoles à slogans, aller manifester de la BASTILLE à la NATION, et les mécontents, issus de toutes les luttes armées, continuer à défiler, le 8 mai et le 11 novembre, derrière leurs emblèmes plus ou moins défraîchis.

Raymond BERGDOLL

LES ANCIENS RACONTENT LEURS SOUVENIRS :

SOUVENIRS DE JEAN BAURES

**Chasseur de 2e Classe - 2e Section (Lieutenant BAUER)
Compagnie Kléber (Capitaine LINDER) - Bataillon METZ**

BOIS-LE-PRINCE, octobre 1944

Début octobre 1944, la section à laquelle j'appartenais avait été sérieusement malmenée, lors de notre premier contact avec l'ennemi, sur le mamelon situé après le petit lac, ce qui nécessita l'intervention d'un Sherman, guidé, à pied, par le Capitaine LINDER, afin que nous ne soyons pas tous anéantis. Un soir, après la relève de notre section, mon groupe de combat fut placé en arrière du petit lac, sur le bord de la route, près du P.C. du Commandant PLEIS. Durant plusieurs jours, nous restâmes là; le nuit, nous prenions position en avant des chars, embossés dans le bois.

Un matin, alors que nous finissions de déjeuner, je vis arriver plusieurs voitures style "*Maquis*" et, au milieu d'elles, une Jeep. Des voitures descendirent nombre d'officiers, genre blouson de grosse toile kaki, sans décorations, galons aux épaulettes et un harnachement soutenant deux énormes étuis à revolver. Plus loin, en arrière, MALRAUX en canadienne et béret, accompagné dans ses moindres déplacements par deux officiers, dont un médecin-auxiliaire.

De la Jeep sautèrent trois officiers de l'armée d'Afrique, impeccables, rasés de frais, uniforme propre et pli au pantalon. Tout ce monde discutait fort en faisant pas mal de bruit; je me demandais si l'ennemi n'allait pas nous entendre. Heureusement, un brouillard épais atténuait un peu ce bourdonnement intempestif.

Le Colonel JACQUOT serra des mains à droite et à gauche, s'informa auprès du Capitaine LINDER des pertes de sa Compagnie et lui demanda un voltigeur pour l'accompagner dans sa visite des premières lignes. Je fus désigné et on me dit de faire équipe avec un garçon déjà désigné. Je me remémore encore la silhouette, petite et râblée, de ROS Sylvio, dit TARTARIN, qui appartenait à la Compagnie IENA.

On nous donna les consignes : se tenir à plusieurs mètres devant le Colonel, etc, etc.

La discussion entre officiers continuait. Ceux de l'armée d'Afrique voulaient avancer en Jeep, suivre le ratissage d'un bois et se rendre compte s'il était possible de faire descendre les "*chenillés*" directement des Hauts de la Parère dans la vallée de la Moselle, sans faire le tour par le col des Fourches et Rupt.

Le Colonel JACQUOT trouvait absolument saugrenue l'idée de circuler en Jeep dans les sous-bois en pente, et n'accepta qu'à contrecœur, mais il ajouta : "*Restez assez loin derrière nous, qu'on n'entende pas votre moulin*".

Nous voilà partis, ROS et moi en tête; derrière nous, le groupe important et bruyant des officiers. De temps en temps, le Colonel nous recommandait de bien nous séparer : groupés, nous offririons une trop bonne cible à l'ennemi.

Nous avançons dans le sous-bois, toujours en plein brouillard, et nous arrivâmes au P. C. d'une de nos compagnies. Grosse colère du Colonel JACQUOT qui s'adresse au Capitaine : "*Trop loin de la ligne de feu, votre P. C., et quelle idée de garder six hommes pour se protéger; c'est aux avant-postes que doivent se trouver tous les voltigeurs, et non ici !*"

Plusieurs arrêts avec examen de cartes et discussions à la clé. Je remarquai que MALRAUX se déplaçait avec difficulté, toujours aidé par les deux officiers qui ne le quittaient pas.

Nous continuâmes à descendre la pente. A un moment donné j'aperçus devant moi des fantassins, alignés perpendiculairement à celle-ci, séparés les uns des autres par quelques mètres, en uniforme français, silencieux, immobiles, bien cachés dans le taillis. J'enviai leur tenue et leur armement. A la Compagnie KLEBER, à cette date, nous étions encore équipés comme au maquis, c'est-à-dire fort mal.

Ces soldats formaient une ligne continue. Comme je m'arrêtais, le Colonel JACQUOT, sur mes talons, poussa un énorme juron, appela l'officier qui commandait le groupe, lui passa un savon formidable. Il lui expliqua que, depuis le temps qu'ils étaient là, ses hommes auraient dû recevoir l'ordre de creuser des trous pour se cacher et établir une ligne de défense, afin de se maintenir accrochés au terrain, en cas de contre-attaque ennemie.

Quel vacarme inusité dans la forêt ! Je notai que le brouillard s'éclaircissait, que nous y voyions un peu plus clair et que, si les Boches étaient encore endormis, la voix de JACQUOT devrait les réveiller. La Jeep continuait à nous suivre, à quelques dizaines de mètres.

Après avoir tancé sérieusement le chef de section, imprudent et maladroit, le colonel lui ordonna de se placer à dix mètres derrière lui : il allait lui montrer comment on conduit une section au feu. Il recommanda à la Jeep de ne pas trop s'avancer, fit espacer les deux groupes de combat qu'il jugeait trop rapprochés, se plaça entre les deux groupes, désigna ma place à quatre mètres à sa droite, expédia le voltigeur ROS à sa gauche, à quatre mètres également, et précisa que nous trois ne devions avancer qu'isolément, l'un après l'autre et sur son ordre, les armes prêtes à faire feu, mais avec défense de tirer de façon inconsidérée, le tout avec des éclats de voix et une colère à faire trembler de peur le plus gros et le plus impassible sapin des VOSGES.

Ces ordres clairs et précis dénotaient la parfaite maîtrise de l'officier, pleinement conscient de tous les dangers auxquels sont exposés les soldats qu'il commande. Cela me rassura beaucoup.

En organisant la mise en place pour le ratissage, le Colonel avait sorti deux très gros revolvers de leur étui et les avait armés. Il tenait notamment dans la main droite, un revolver à barillet dont il avait vérifié le chargement. Ce devait être un curieux spectacle de voir ce colonel vif et précis, le calot en bataille, commander la manoeuvre, s'agenouiller devant chaque trou ayant servi aux Boches, les deux armes pointées, continuant à prodiguer les conseils et donner les ordres à haute voix, l'oeil aux aguets, prêt à en découdre avec le premier bidasse de la Wehrmacht rencontré. *"Ce trou, là-devant...? Vide, mon Colonel. Bien ! mais attention à ces fougères, il peut y avoir quelqu'un derrière. Surtout ne ramassez rien de ce que les Boches ont laissé, il peut y avoir un piège. Groupe de gauche, le FM sur le talus, un voltigeur à droite, un voltigeur à gauche, et le reste du groupe, ensuite, au pas de gymnastique"*. Cela marchait comme à la manoeuvre.

Coup de feu isolé, dans un groupe. *"Je vais botter les fesses à celui qui tire pour rien. N.. d. D.. !!"*

Un timide soleil commençait à percer les nuages; le

Colonel debout, plaqué contre un gros arbre, observait la vallée; il m'appela. Je le rejoignis en rampant. Arrivé près de lui, à sa demande, je me redressai un peu et, par-dessus les basses branches d'un arbuste, il me fit admirer "sa" MOSELLE. (1)

"Comme elle est belle ! Il y a longtemps que je ne l'ai vue...", me dit-il, avec à la fois de l'émotion et de l'allégresse dans la voix.

C'est vrai qu'elle était belle, cette vallée de la MOSELLE. De mon observatoire, j'apercevais sur la droite, en bas, dans le profond paysage, la petite ville du THILLOT, avec ses maisons groupées autour de l'église, les routes et les chemins bien dessinés, serpentant à travers les prés vert clair, les forêts sombres montant à l'assaut des hauteurs, les nuages s'effilochant sur les sommets pour découvrir des trouées de ciel bleu. Un paysage net, propre, bien lèché, bucolique. Une belle journée de fin d'automne se préparait. De tout repos, aurait-on dit.

Hélas ! Dans le lointain, une rafale de mitrailleuse, un écrasement d'obus de mortier nous rappelèrent que nous étions toujours en guerre.

Sur ordre du Colonel, je rejoignis ma place. Progression prudente. Un signe. C'était à moi d'avancer. Courbé en deux, je courus vers une petite bosse de terrain que j'avais repérée de loin. J'étais à mi-parcours, quand une rafale se déclencha, brutale, précise, et siffla à mes oreilles. Le feu était parti d'un petit taillis à ma droite. Je tirai encore. Les rafales de la mitrailleuse Boche se succédaient; elles passaient à quelques centimètres au-dessus de moi, car, par bonheur, l'endroit où je m'étais écroulé présentait un léger creux. Derrière moi, j'entendis les hurlements du Colonel. Je me retournai. Il était à plat ventre, lui aussi; il avait perdu son calot, mais tenait toujours serrés dans ses poings ses deux revolvers. Les balles sifflaient en tous sens au-dessus de nos têtes, en provenance notamment de l'arme automatique Boche qui avait repéré notre progression à travers les fougères et qui nous *"cherchait"*.

Enfin j'entendis le halètement sourd et cadencé d'un de ces FM anglais que nous possédions au maquis. Un chargeur entier vida ses projectiles dans le taillis d'où tirait le Boche qui, sérieusement et copieusement poivré, s'arrêta enfin. Ouf !

(1) Le Colonel JACQUOT était Vosgien d'origine.

Tout le monde faisait feu dans le sous-bois; il était dangereux de se lever. En rampant, je m'approchai du Colonel. Son blouson était déchiré de l'épaule droite à l'épaule gauche, et déjà le sang commençait à tacher le tissu.

Le Colonel lança à l'intention de ceux qui l'avaient mouché : "... *les salauds, les..., les voyous,... (la suite dans les noms d'oiseaux)...*".

Je me proposai de l'aider à se relever. Il refusa net et, arrêtant ses invectives, redressa un peu la tête et lança devant lui un énorme crachat dans l'herbe.

Puis : "*Il y a du sang ?*"

- *Guère, mon Colonel.*

- *Bon, rien d'important de touché. Ah !... les c..., ils ne m'ont pas eu cette fois-ci*".

Les trois "*Africains*" arrivèrent eux aussi en rampant. Au moment de la rafale, ils avaient sauté de la Jeep en voltige. Je me souviens que l'un d'eux demanda respectueusement au Colonel de bien vouloir lui confier ses revolvers, JACQUOT n'ayant à aucun moment lâché ses énormes pétards.

En profitant d'une accalmie et en nous courbant au maximum, nous portâmes le Colonel jusqu'à la Jeep et nous le déposâmes avec précaution sur le siège arrière. (Nous ne disposions d'aucun brancard). Le véhicule repartit immédiatement en remontant la pente.

Voilà ce dont je fus témoin privilégié, lorsque le Colonel JACQUOT fut blessé pour la dernière fois dans les VOSGES.

Jean BAURES

20 ANS EN L'AN 40

Péripéties d'un jeune Alsacien de 1940 jusqu'à la Brigade

PROLOGUE : 1918

"Braucht nicht so zu lachen, in zwanzig Jahren kommen wir wieder". (Ne riez pas de cette façon, dans 20 ans, nous reviendrons). Cette remarque, un officier allemand la fit à BRUNSTATT, à tous ceux qui, au bord de la route, manifestaient leur joie, comme ma grand-mère et ma future maman de 18 ans, de les voir repartir, fin novembre 1918, après l'Armistice, en colonnes ordonnées, en direction du Rhin. Et ils revinrent, hélas ! En 1919, Maman épousa un jeune caporal ardennais de 22 ans, rescapé, entre autres, du Chemin des Dames, fierté de mes grands-parents alsaciens. Maman n'ayant guère appris le français, il se révéla bon professeur, autant que mari et père affectueux. Né en 1920, je fus baptisé René, en mémoire de son frère aîné, tombé en 1915 à Tahure.

Se souvenir un demi-siècle après.

JUIN 1940

L'exode avorté :

A vélomoteur surchargé, et Maman prise en remorque à bicyclette, bloqués après HERICOURT, dans le flot des réfugiés et des colonnes motorisées de la Brigade polonaise, circulant à contre-sens.

La vue des premiers Allemands en reconnaissance :

Un officier consultant sa carte et le conducteur du side-car à BRUNSTATT, arrêtés à 150 mètres d'une colonne française, se

repliant de BRUEBACH sur DIDENHEIM, en direction des VOSGES. Puis, la Croix gammée, à l'Hôtel de Ville de MULHOUSE.

La vision de Papa, fait prisonnier à ROUGEGOUTTE, Territoire de BELFORT, au 403ème R.A.D.C.A. et retenu pendant cinq semaines dans la caserne LEFEVRE de MULHOUSE.

La nazification anti-française à outrance de Mulhouse et de sa région, sous l'égide successive des Kreisleiter ALLGEIER et MOURER, ancien député français, fusillé après la Libération, avec la coupure entre la minorité de germanophiles, dont beaucoup tournèrent casaque au gré des événements, et ceux très majoritaires et malheureux continuant d'espérer.

ETE 1941

Mon emprisonnement à FERRETTE et MULHOUSE, fin juin 1941, ayant été arrêté à BIEDERTHAL à la frontière suisse, après l'intimidation subie de par les policiers allemands et leurs valets alsaciens de la Hilfspolizei, policiers auxiliaires, rutilants et arrogants dans leur uniforme vert clair. Lecture unique permise en prison : "*Mein Kampf*".

En août 1941, parti à la cueillette de champignons dans la forêt de la HARDT et pris pour un espion près d'un champ de tir, j'échappai de justesse, par la fuite à travers bois, à une nouvelle arrestation et au tir d'un sous-officier, accompagnant en calèche, un officier supérieur en inspection.

PRINTEMPS, ETE et AUTOMNE 1942 :

Revenant de la campagne avec du lait et des oeufs, et intercepté par des Hilfspolizei qui contrôlaient les cyclistes à la sortie de HOCHSTATT, à la nuit tombante, j'ignorai leurs injonctions d'arrêter. Les contournant, je m'enfuis, coeur battant, et fus poursuivi, sur deux kilomètres, par un grand

gaillard botté, que je parvins péniblement à distancer, dans une côte, avant DIDENHEIM. Sans ralentir, passant au bord de l'ILL, par un chemin caillouteux, les poignées d'un sac accroché au guidon cédèrent, et trois précieux litres de lait s'écrasèrent à terre.

L'usage de notre langue nationale, ainsi que le port du béret basque, étaient sévèrement réprimés. Nous le savions et parlions toujours en français, entre gens de même bord.

"Comment, vous parlez français, alors que c'est strictement défendu ? Vous ne voulez pas parler l'allemand ou l'alsacien comme tout le monde ? Je vais alerter la police...". Roulant lentement à deux, dans la rue de PFASTATT, par une belle journée de printemps 1942, nous devisions tranquillement. Un S. A. petit et âgé, en uniforme moutarde, pétri de nazisme, nous avait suivi et apostrophé de la sorte en dialecte. Nous ne répondîmes pas, plus un mot ne sortit de nos lèvres, rongéant notre frein, pleins de pensées vengeresses, lui, discourant à nos côtés. A un moment favorable, nous fîmes rapidement demi-tour et repartîmes, à toute vitesse en sens contraire. Il renonça à nous poursuivre. Heureusement que nous n'avions pas rencontré de policiers, car le fait de parler français suffisait pour aboutir en prison et au camp de SCHIRMECK.

L'incorporation de force menaçant, inscrit obligatoirement à la Stammrolle, Papa détecta une filière d'évasion en Suisse, en juin 1942. Le 13 du même mois, partant d'une maison, située au pied du remblai, à la sortie de la gare de Saint-Louis, à 1 h 30 du matin, je sautai dans un train de charbon en marche, transitant par la Suisse, vers l'allié Italien. Le train s'étant arrêté en gare de Bâle, je débarquai, pour me retrouver bientôt dormir sur le bas-flanc d'un commissariat de police et fus interné le lendemain au Lohnhof, prison de Bâle.

Au bout d'une semaine, nous étions six alsaciens réfractaires et deux déserteurs allemands en uniforme. Puis étapes à LAUSANNE, GENEVE, ANNEMASSE, LYON, pour arriver à ISSOUDUN, où

je travaillai dès le 1er juillet 1942, comme dessinateur industriel, dans une succursale de la S. A. C. M. de MULHOUSE. A LAUSANNE, accompagné d'un policier, la vision, dans une rue assez étroite des consulats allemand et anglais, qui se faisaient face, cohabitant dans un havre de paix, montrant chacun dans des vitrines, les photos de leurs victoires réciproques en Cyrénaïque, laissa perplexe le jeune réfugié que j'étais...

Ayant de la famille parisienne repliée à TOULOUSE, je les rejoignis, pour m'engager pour un an au 404ème R.A.D.C.A., 174ème Batterie de BLAGNAC, régiment dont faisaient partie également nos amis PLEIS et THIELEN. Le 11.11.1942, les Allemands occupèrent la zone libre et, le 27 à 5 heures, nous fûmes expulsés de nos baraquements, prisonniers pour la journée d'une unité autrichienne, avant d'être démobilisés le même jour. Auparavant, nous fûmes obligés de sortir les canons de 75 de leurs alvéoles, et de les atteler à leurs camions, inutilisables tels quels, car nous les avions sabotés le plus possible, en cassant la télémétrie et en coupant des câbles.

PRINTEMPS 1943

Ne sachant pas que nous étions dispensés du S. T. O., comme Alsaciens, je conçus le projet de rejoindre la France Combattante, par l'Espagne. Muni d'une adresse de passeur, je pris le train pour MAULEON, avec mon vélo et un sac tyrolien. A la descente du train, au terminus, je constatai avec angoisse, que deux feldgendarmes vérifiaient les papiers des voyageurs, au portillon de sortie. D'autres circulaient sur le quai, m'empêchant de me défiler. Après avoir récupéré mon vélo au fourgon à bagages, je dus me présenter, parmi les derniers voyageurs, à la sortie. A la lecture de ma carte d'identité, établie à ISSOUDUN, l'un d'eux me demanda : "*Wohnen sie hier ?*" (Demeurez-vous ici ?). Je répondis que je ne comprenais pas. Le Feldgendarme dit à l'autre, qui se trouvait de l'autre côté du portillon : "*Brunstatt, das ist doch am Rhein ?*" (Brunstatt se trouve pourtant près du Rhin). Je me forçai à sourire pour leur dire : "*Ah Brunstatt ! moi tout*

petit enfant, mes parents sont partis de là-bas." En faisant le geste de montrer des deux mains un petit enfant. En cet instant, je savais que ma vie, mon avenir se jouaient, ne tenant qu'à un fil. Les deux se regardèrent et l'un dit à l'autre qui tenait ma carte d'identité : *"Ach Mensch, lass ihn durch !"* (Bon sang, laisse-le passer !). Je venais d'avoir très chaud. Voyage inutile au pied des Pyrénées, le passeur fut introuvable et je revins à PAU à vélo. Mes parents me l'avaient fait parvenir d'ALSACE à ISSOUDUN, via LYON, ainsi que mes habits, par la péniche *"Mireille"*, dont les bateliers étaient de bien braves gens, que nous avons revus après la guerre.

ETE 1944

Le débarquement du 6 juin 1944 m'amène au Maquis, où je participe au Groupe de destruction des Basses-Pyrénées du Corps-franc Pommiès. Nos objectifs ciblés au plastic : les voies ferrées et les pylônes de lignes électriques à haute tension : fracas et feux d'artifice nocturnes et éphémères. Des fuites éperdues aussi, à travers buissons et taillis, devant la milice, lancée à notre recherche, et contre laquelle nous étions pratiquement désarmés.

Après la libération de PAU, sans combats, fin août, je suis muté à la Brigade Alsace-Lorraine, en formation, en compagnie de Paul MEYER, Joseph GROTZINGER, Edouard GRIMM et d'autres.

AUTOMNE 1944

Par BIARRITZ, MONTAUBAN, les VOSGES, REMIREMONT, la HAUTE-SAÔNE, CHENEVRAY-CHANCEY, ce sont le retour en Alsace, tant attendu, et les retrouvailles émues avec mes parents, indemnes également, après deux ans et demi de séparation, au soir du 19.01.1945, à la lueur de bougies, dans un MULHOUSE enneigé et obscur, encore sous le feu sporadique de l'artillerie ennemie.

Papa, Strafversetz (déplacé par représailles) en Allemagne, après mon évasion, avait pu retraverser le RHIN à temps. Maman était revenue chez des paysans, amis de Galfingue. Maintenant âgés de 91 ans, elle a conservé la mémoire du vécu des deux guerres.

EPILOGUE

C'est à la lumière de ce vécu qu'il faut relire la traduction d'un passage de discours du Kreisleiter Hans Peter MURER, ex-député français, paru dans le quotidien : "*Mülhauser Tageblatt*", du 04.09.1942 : "*S'il y a encore des jeunes Alsaciens qui croient devoir passer la frontière, ils se jettent eux-mêmes dans le plus grand des malheurs. Ils se séparent, à jamais, de leur père, de leur mère et de leur propre peuple et sont obligés de vivre dans une France qui devra travailler durement dans l'avenir, pour réparer le tort qu'elle a fait à l'ALLEMAGNE et à l'EUROPE.*"

Plus jamais cela ! Vigilance !

Oui à l'EUROPE, mais laquelle et quand ?

René MARTIN

CARNET NOIR

GIRAUD René - décédé le 9 avril 1991 à SARLAT, DORDOGNE.

Le 30 septembre dernier, il était encore des nôtres pour l'Assemblée Générale, à VERGT.

Parce-que, de longue date, il se trouvait en suivi médical et qu'il lui fallait une bonne heure de route pour rejoindre DOMME, où il habitait en solitaire, il est parti de l'Hôtel du Parc, après nous avoir embrassés en majorité, juste avant le dessert, presque sur la pointe des pieds.

Il est parti de même, pour un au-delà qu'il jugeait d'espérance, subrepticement, sans faire de bruit, ce mardi 9 avril, à l'âge de 80 ans. Nul d'entre nous n'ayant été averti, ce n'est qu'incidemment que nous avons pu établir qu'il est décédé à SARLAT, que les obsèques ont eu lieu à DOMME, le 11, et l'inhumation, le même jour, à ANGOISSE, un petit village de l'extrême-nord du PERIGORD d'où il était originaire, en l'absence probablement de tout membre d'une amicale qui lui tenait à coeur.

Au regret d'avoir perdu un ami des plus fidèles, s'ajoute notre chagrin de n'avoir pu lui rendre l'hommage dernier qui lui revenait de droit et qu'il méritait amplement.

C'est pourquoi des dispositions ont d'ores et déjà été prises, afin que lors de l'A. G., qui se tiendra dans le quart nord-est du département, une majorité d'amicalistes puisse se rendre au pèlerinage sur la tombe du disparu.

René GIRAUD, sous l'occupation, est gendarme, en poste à BRANTOME. Droit et intègre, affable et souriant, malgré tout strict dans ses rapports avec la population, respectueux de l'autorité, mais n'abusant jamais de celle qui lui est dévolue, voici l'homme qui, parce qu'il ne transige point avec sa conscience, se retrouve tôt à la centurie VALMY, et de par sa position, devient indicateur privilégié de celle-ci.

Il quitte la Brigade de Gendarmerie le 06 juin, avec deux de ses camarades; il est affecté à la section de Commandement comme Sergent-chef, adjoint au Lieutenant DUBOURG, chargé plus spécialement de la formation des jeunes recrues.

Il prend part à tous les engagements que livre VALMY dans le PERIGORD et l'ANGOUMOIS, puis aux combats dans les VOSGES et en ALSACE, jusqu'à la Libération de STRASBOURG. Il est obligé de quitter ses camarades pour réintégrer les effectifs de la Gendarmerie; il y fait carrière pour finir, comme adjudant, à la tête de la Brigade de BELVÈS.

Son assiduité aux réunions de la Section SUD-OUEST n'est tempérée, finalement, que par le mal insidieux qui va avoir raison de sa solide constitution.

Lors des sinistres journées du 24 au 27 mars 1944, qui semèrent la terreur à BRANTOME et dans les environs immédiats, à SAINT-CREPIN-de-RICHEMONT et CANTILLAC plus particulièrement, René GIRAUD avait été nommé secrétaire de la commission d'enquête confiée à la Gendarmerie locale. Il avait conservé des souvenirs vivaces des événements et des attitudes de particuliers confrontés à ceux-ci. Sa discrétion a emmené quelques secrets noyés d'amertume, dans la tombe.

Que ses deux filles installées à SARLAT et toute la famille, veuillent bien accepter l'assurance de notre profonde compassion à leur douleur.

Raymond BERGDOLL

HOURTOULLE Alice - décédée le 26 février 1991 à COLMAR, HAUT-RHIN.

La défunte était l'épouse de notre camarade René HOURTOULLE. Ses obsèques ont eu lieu le 02 mars à COLMAR. Le président de la Section du HAUT-RHIN, Julien LIBOLD, s'y est fait l'interprète des condoléances de l'Amicale, auprès de notre camarade ainsi que de son gendre, notre camarade Edouard GRIMM de Guebwiller.

SCHUH Denise - décédée le 13 avril 1991 à SAINTE-MARIE-AUX-MINES, HAUT-RHIN.

La défunte était la veuve d'Alphonse SCHUH, qui fut vice-président de l'Amicale. En l'absence de Julien LIBOLD, le vice-président de la Section du HAUT-RHIN, Jean CLAUS, conduisit la délégation qui représenta l'Amicale aux obsèques, le 18 avril, à SAINTE-MARIE-AUX-MINES.

Assistaient, en outre, aux obsèques : Jean-Pierre BURGER, Joseph GROTZINGER, Alphonse HAUMESSER, René MARTIN ainsi que Madame WESPY, représentant notre camarade Fernand WESPY en sa qualité de président départemental de RHIN et DANUBE.

A V I S D E R E C H E R C H E

Nous avons reçu de Monsieur Jacques LANDRY, demeurant 17 rue Collemb à 69500 BRON (Tél. : 78.26.57.09), une lettre demandant à toute personne ayant connu, à la Brigade :

René LANDRY - né en 1924,

de bien vouloir se mettre en rapport avec lui.

ADRESSER TOUTE CORRESPONDANCE CONCERNANT LE BULLETIN, A :

Professeur Bernard METZ

Bulletin de l'Amicale des Anciens
de la Brigade Alsace-Lorraine

9, rue Jean Knauth

67000 STRASBOURG
